

COMMUNICATION SÉMIOTIQUE ET APERCEPTION

SEMIOTIC COMMUNICATION AND PERCEPTION

COMUNICAÇÃO SEMIÓTICA E PERCEPÇÃO

Jamal ZEMRANI

Université Abdelmalek Essaâdi

Maroc

z_jamal82@hotmail.com

RESUME

Communication et sémiotique se partagent l'aire du primat du sens, mais se disjoignent sur l'arrière-fond méthodologique et épistémologique. Activité symbolique à fonctionnement multimodal, la communication s'attache à cerner le sens pragmatique en invoquant – grosso modo – les paramètres socio-psychologiques de la transmission de l'information. La communication sémiotique – ou sémiotique tout court ; nous rompons une lance pour le greimassisme –, quant à elle, s'appesantit sur ce qui est, pour les sciences humaines, un postulat : la signification. Entendue comme une ontologie du sens, la sémiotique greimassienne conçoit le Parcours Génératif du discours et le met en pratique. De par une démarche rigoriste et en vertu du principe structural de l'immanence, elle décrit les conditions de l'engendrement des effets de sens dans une perspective générative et transformationnelle. Nonobstant, la genèse du greimassisme fut, depuis ses balbutiements originaires, estampillée d'une seconde exigence, celle de la réalité. Il en appert que le faire sémiotique s'aménage un fondement phénoménologique ; celui-ci fait référence à la proprioceptivité où la saisie sensible du sens s'accomplit via l'intercession de l'acte de perception, ou plutôt... d'aperception.

Mots-clés: Communication. Sémiotique. Sens. Signification. Phénoménologie.

ABSTRACT

Communication and semiotics share the area of primacy of meaning but are disjointed on the methodological and epistemological background. A symbolic activity with multimodal functioning, communication seeks to identify the pragmatic meaning by invoking – roughly speaking – the socio-psychological parameters of the transmission of information. Semiotic communication – or semiotics for short; we break a spear for greimassism –, meanwhile, dwells communication. Semiotic. on what is, for the human sciences, a postulate: meaning. Understood as an ontology of meaning, Greimassian semiotics designs the Generative Path of discourse and puts its into practice. Through a rigorous approach and by virtue of the structural principle of immanence, it describes the conditions of the generation of effects of meaning from a generative and transformational perspective. Notwithstanding, the genesis of Greimassism was, from its original beginnings, stamped with a second requirement, that of reality. It appears that semiotic doing set up a phenomenological foundation, this refers proprioceptivity where the sensitive grasp of meaning is accomplished through de intercession of the act of perception, or rather... apperception.

Keywords: Communication. Semiotic. Sens. Meaning. Phenomenology.

RESUMO

A comunicação e a semiótica compartilham a área de primazia do significado, mas se separam no fundamento metodológico e epistemológico. Como uma atividade simbólica de funcionamento multimodal, a comunicação se concentra em compreender o significado pragmático, invocando, grosso modo, os parâmetros sociopsicológicos da transmissão de informações. A comunicação semiótica - ou simplesmente semiótica; estamos defendendo a abordagem greimasiana - por outro lado, aprofunda o que é, para as ciências humanas, um postulado: o significado. Entendida como uma ontologia do significado, a semiótica greimasiana concebe o Percurso Gerativo do Discurso e o coloca em prática. Por meio de uma abordagem rigorosa e com base no princípio estrutural da imanência, ela descreve as condições para a geração dos efeitos de significado em uma perspectiva generativa e transformacional. No entanto, desde seus primeiros passos, a gênese do greimasismo foi marcada por uma segunda exigência, a da realidade. Portanto, a prática semiótica se fundamenta na fenomenologia; esta se refere à propriocepção, onde a apreensão sensível do significado se realiza por meio da intercessão do ato de percepção, ou melhor... de apreensão.

Palavras-chave: Comunicação. Semiótica. Sentido. Significado. Fenomenologia.

I. Un chassé-croisé embrouillé

Le concept de communication connaît une hypertrophie d'usage qui suscite une opacité sémantique. Phénomène prépondérant de la vie sociale, il en investit toutes les sphères : publicité, espace d'activité professionnelle, marketing, technocommunication, psychothérapie de groupe, le pouvoir des mass-médias, l'essor extraordinaire des réseaux sociaux, le diktat des relations géostratégiques, etc. Cette notion abstraite et insaisissable s'appréhende à travers les théories qui la sous-tendent, les pratiques qui en découlent et les techniques qui la portent. La communication est à l'image du foisonnement palpitant et hétéroclite de la réalité. La surdensité de son espace et le lacs inextricable de ses zones d'intervention ont fait dire à Yves Winkin que la « communication [est] un terme irritant : c'est un invraisemblable fourre-tout... » (Winkin, 2000 : 13).

L'agglomérat titulaire de notre article, en accolant les deux termes-concepts « communication » et « sémiotique », serait à même de prêter à confusion et d'en rendre l'appréhension abstruse. On serait alors enclin à se représenter cette association lexico-notionnelle soit comme un datisme, soit en tant qu'antilogie. La communication¹ est une activité essentiellement *symbolique* à propriété multimodale. À vrai dire, si elle est assimilée à tort à une simple transmission d'information – ce que Boutaud appelle, dans son triptyque paradigmatique, « le paradigme du signal ou la fonction télégraphique de la communication » (Hotier, 1998 : parag. 1), ou Klinkenberg, le « modèle ping-pong² » (Klinkenberg, 1996 :64) –, il n'en demeure pas moins vrai que, lors de la réalisation de l'acte de communication, pris dans l'acception la plus étendue du tour, le sujet parlant véhicule simultanément une certaine image de lui, de sa vision du monde, de son univers axiologique socioculturel, etc. Dans ce cas, le processus communicationnel s'exécute sur une note collective ; les interlocuteurs sont des partenaires qui interagissent entre eux, mais aussi avec les codes. C'est le « paradigme du système ou la fonction orchestrale de la communication » (Hotier, 1989 : parag. 1); il est surtout prospecté

¹ En réalité, il s'agit des sciences de l'information et de la communication (SIC), et non de la communication tout court.

par « des disciplines comme l'analyse conversationnelle ou l'ethnographie de la communication » (Klinkenberg, 1996 : 64). Ceci étant, peu importe que le sujet parlant, individuel ou non, soit conçu comme instrument empirique auquel est assigné le rôle d'actualisation du code ; ou bien comme position abstraite dans un système énonciatif formel. Aussi la relation symbolique met-elle en jeu une certaine épaisseur référentialiste du *sens*, un sens qui a plutôt partie liée aux paramètres pragmatiques et sociaux. L'acte de communication est avant tout un acte social ; d'ailleurs, l'ethnométhodologie surenchérit :

[Elle] pose que la réalité sociale est susceptible d'être décrite à travers les pratiques courantes et banales de la vie quotidienne. Dans notre cas, la réalité sociale peut être appréhendée à partir des échanges qui tiennent au processus de la communication. (Zemrani, 2020 : 140)

Ajoutons que l'embasement théoriques sur lequel s'érige la communication intersubjective, est attaché, tour à tour, à la linguistique, à la sociopsychologie, à la psychologie cognitive, à l'anthropologie, à la philosophie (que l'on pense à la phanéroscopie peircienne, ou à la philosophie du langage via la philosophie analytique), et on en passe et des meilleurs.

Quoique la communication fasse du *symbole* son cheval de bataille, il n'empêche donc qu'elle prétend investir les foyers de l'émergence du *sens* lors de l'échange. On l'aura compris : il y va d'un **sens pragmatique** — ou sémiotique —, mettant en avant sa dimension *référentialiste* contextuelle ; c'est le « paradigme de la signification ou la fonction sémiotique en communication (*en* et non pas *de la*)³ » (Hotier, 1998 : parag.1). Une telle dimension est aux antipodes de la conception *immanentiste* du sens, poinçon apposé sur la hiérarchie des langages — descriptif, méthodologique et épistémologique— construits par la théorie sémiotique de l'école

³ Précisons que le mot « signification », dans le syntagme « paradigme de signification », est utilisé dans son acception usuelle, celle qui équivaut à « sens ». *Le Petit Robert* en fournit l'explication suivante : « Signification : Ce que signifie (une chose, un fait). ♦ Sens (d'un signe, d'un ensemble de signes, et *spécialt.* d'un mot. » Le sens linguistique de « signification », c'est-à-dire « Rapport réciproque qui unit le signifiant et le signifié » (*ibid.*) et dont le terme corrélatif les subsumant est le signe. Or, les théories de la communication ont tendance à passer sous silence le terme « signe » « et à remplacer cette notion par le couple des *indices* et des *signaux* » (Klinkenberg, 1996 : 86). C'est l'auteur qui souligne. Pour être à même de passer de cette nébuleuse sémantique indifférenciée qu'est le sens, à son articulation sous forme de signification, il est impératif d'examiner « son organisation **interne** propre dont la seule théorie de la communication — prenant en quelque sorte le point de vue **externe** — ne semble pas pouvoir rendre compte » (A. J. Greimas, J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, p. 46. Nous soulignons). En effet, le langage n'est pas réductible au seul procès de communication ; il est aussi un procès sémiotique, c'est-à-dire qu'il est aussi producteur de signification par le procès de communication/ procès sémiotique.

de Paris. Si les deux disciplines lorgnent le terrain mouvementé et embroussaillé du primat du sens, elles le font selon des modalités discordantes, eu égard à leurs corps théoriques respectifs. Généralement, on établit, dans le giron des sciences humaines et sociales, une nuance de sens qui singularise les contenus sémiotiques des deux termes, « symbole » et « signe ». La notion de signe « signe » réfère à un contenu sémantique déterminé, suivant le jeu de la sémioticité qui renvoie à une relation nécessaire de présupposition entre signifiant et signifié dont l'association débouche sur la production du signe. En linguistique structuraliste, le signifiant est une forme qui articule le signifié qui, de matière indifférenciée, se transmue en substance ; l'issue en est le jaillissement de la signification. En revanche, le symbole, loin de renvoyer à un sens précis et socialement convenu, rend possible une kyrielle de rapprochements conceptuels et met au jour une multiplicité d'interprétations sémantiques. En vue de baliser le périmètre du champ de pertinence de chacune des deux disciplines, et notamment auner « la prétention sémiotique dans la communication » (Jeanneret, 2007), les chercheurs affectent à la communication le domaine du symbole ; la sémiotique se voit octroyer celui du signe. Par souci méthodologique et par commodité pédagogique et heuristique, cette ligne de démarcation est à maintenir pour prévenir et enrayer tout entremêlement. Autrement, il y a des « risques de "tautisme" par confusion du signe et du symbole, sans mesurer "que la fonction symbolique précède les signes qu'elle lie" » (Boutaud, 2004 : parag.7).

La même hypertrophie et la même ubiquité scellent le destin de la sémiotique. Il existe évidemment plusieurs écoles de sémiotique ; cependant, tant qu'on est privé des instruments d'arpentage de cet immense champ, on se contente d'en opérer le bornage. Deux vastes domaines poignent à l'horizon, avec de riches biens-fonds méthodologiques et épistémologiques : le domaine de la sémiotique cognitive, dont le principe fondamental est l'immanentisme ; et celui de la sémiotique pragmatique se réclamant d'un référentialisme direct. Précisons d'emblée qu'une lance est rompue en faveur du greimassisme, d'obédience structuraliste et conceptuelle dans sa mouture « standard ». Cette tendance a la prétention de « s'arroger » tous les objets sémiotiques afin d'en décrire les

conditions de la production des effets de sens. En tant que praxis, elle intervient, compte tenu des présuppositions du postulat de la signification, exclusivement au niveau de la **forme du contenu**, *id est* à celui de la structuration du contenu sémantique. La première postule l'autonomie ontologique du langage, donc du signe ; une telle autarcie fait bénéficier l'approche d'une cohérence interne. La scientificité de la discipline s'en trouve doublement rafferme : elle parvient à un haut degré d'abstraction et de régularité, et elle s'emploie à construire son objet. Pour ce qui est de la seconde voie, elle décrypte les signes en situation ; ils renvoient à un référent situé en dehors du système sémiotique. Dans ce cas, les signes ont un point d'attache avec le monde — écho empiriste — et nous renseignent sur les choses, mais ils permettent d'agir sur ce même monde et sur les autres.

Dans ce second volet, nous renversons la vapeur afin que le terme de « sémiotique » soit régissant, et celui de « communication » régi, à l'encontre de l'orientation de la rection telle qu'elle a été inaugurée ci-devant. Métathéorie qui entend s'occuper de la signification où elle se manifeste, la sémiotique de l'école de Paris entretient avec la communication un rapport particulier dont les points saillants sont une *volonté d'intégration* à finalité *heuristique*. Compte tenu du premier aspect, la sémiotique greimassienne dépasse largement le cadre de la description du procès de la communication seulement. Cette école de sémiotique vise avant tout l'élaboration d'une *théorie de la signification*, avec une priorité accordée à « l'inquiétude cognitive » (Bertrand, 2006 : 16). Autre élément de la définition : la sémiotique est une « science de la signification » (Courtés, 1991 : 26) ; et Jacques Fontanille d'enchéris : elle est la « science qui étudie l'*articulation* de la signification » (Fontanille-Milogo, 2007 ; nous soulignons). Ces éclaircissements étant tirés au clair, on se rend compte que la sémiotique, appréhendée sous l'angle d'un procès de la *signification*, encore plus ample et plus général, englobe en son sein le phénomène humain — socialisé et idéologisé — de la communication.

Dans le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (Greimas, Courtés, 1993), l'entrée réservée au concept-vocable de « communication », Greimas et Courtés commencent par évoquer le caractère « mécaniste » (*ibid.* : 45) et

fonctionnaliste du schéma de communication conçu par Jakobson. Et les deux auteurs d'enchaîner :

Ainsi, par exemple, ce schéma semble ne concerner que le faire informatif, articulable, selon le rapport destinataire/destinateur, en faire émissif/faire réceptif ; or, il existe d'autres manières de concevoir la transmission du savoir, particulièrement quand celui-ci est modalisé : tel est le cas du faire persuasif et du faire interprétatif, qui relèvent, plus que de la « communication », de la manipulation (*ibid.*).

Le fonctionnalisme réducteur du fameux schéma et, au-delà, de la théorie de communication à travers le « faire émissif » et le « faire réceptif », ce réductionnisme est critiqué et son inefficence improuvée. Le désaccord des deux sémioticiens est motivé par le fait que la « transmission du savoir » est susceptible d'emprunter d'autres modes d'exécution de la « transmission du savoir », notamment modalisé. Et la modalité dont il est question ici est la modalité factitive du /faire-faire/, caractéristique de la phase de la manipulation qui ouvre l'algorithme narratif canonique, en termes de grammaire narrative. C'est le cas où Destinateur manipulateur, actant appartenant à la sphère transcendante, propose/impose un contrat au Destinataire-sujet de faire, se situant dans l'orbe de l'immanence, en lui communiquant la compétence modale nécessaire, ainsi que le système de valeurs en jeu, pour lui faire exécuter le Programme narratif. La manipulation est une opération cognitive ; le Destinateur-manipulateur y exerce un faire persuasif sur le sujet manipulé pour l'amener à accepter le contrat. De sa part, le sujet manipulé réalise un faire interprétatif en réponse au message persuasif reçu. Par le biais de son faire interprétatif, il est amené à se prononcer sur deux images de sa compétence ou sur deux objets de valeur. Ainsi, ce qui est tenu, au niveau ontique, pour une simple « communication » ou un /faire-savoir/ neutre et désintéressé, est, ontologiquement, un /faire-croire/. Ce qui est visé, en fin de compte, c'est que le faire interprétatif débouche sur l'acte de croire, ou autrement dit, l'*acte épistémique*.

De surcroît, si le « langage est communication, il est aussi production de sens, de signification » (*ibid.*). Le langage, au-delà du fonctionnalisme mécanique et limitatif qui le catonne dans le rôle de moyen de communication, vaut autant par son fonds eidétique qui renvoie à lui-même, à ce qu'il est, « avec une organisation *interne*

propre dont la seule théorie de la communication — prenant en quelque sorte le point de vue *externe* — ne semble pas pouvoir rendre compte » (*ibid.* : 46 ; nous soulignons). Cette attitude épistémologique fait abandonner à Greimas l'examen des systèmes de signes pour se consacrer à l'examen de ce qui se passe sous les signes ; il laisse de côté le plan des signes pour examiner le dedans du signe, en mettant en place un processus génératif de la production de la signification. Le Parcours Génératif est l'outil procédurier et prédictible, qui part de la structure élémentaire de la signification située posée au niveau des structures sémio-narratives profondes, pour enrichir progressivement l'opposition abstraite entre deux sèmes en remontant les paliers de l'édifice théorique.

Autre exemple qui montre expressément que le processus de la signification est plus vaste que celui de la communication, en est que la dyade terminologique destinataire-destinataire, auteurs des faire émissif-réceptif, est intégrée dans l'univers de la sémiotique greimassienne. D'abord, comme nous venons de l'indiquer, à travers leur maintien au niveau de la manipulation et la modalité factitive du /faire-faire/ : le destinataire du schéma de la communication acquiert ici le rôle actantiel de Destinataire-manipulateur ; le destinataire récepteur du message en communication se transmue en destinataire-sujet du faire pragmatique de la concrétisation du programme narratif. En outre, le concept de l'échange qui correspond à la circulation de deux objets de valeurs entre deux sujets ; pour que le transfert d'objets s'accomplisse, les deux sujets sont tenus d'entrer en communication. Et lorsque la double performance conjonctive s'effectue, on parle alors de « transferts-communications » (*ibid.*). Dans ce cas précis, la notion de transmission, inhérente à la théorie de communication, est délaissée au profit de celle de communication ; cependant, « communication » n'est pas maintenue non plus au sens où l'utilise la théorie de l'information et de la communication, mais au dans une acception plutôt anthropologique. Ajoutons seulement que la dichotomie sémiotique cognitive — dont se revendique la sémiotique de l'école de Paris — et sémiotique pragmatique, cette dichotomie est revisitée par la sémiotique greimassienne. En effet, elle trace les limites entre la sémiologie et la sémiotique ; pour ce faire, elle fait jouer un sème différentiel fondamental : celui de

l'« intention » de communication. Lorsqu'une communication est intentionnelle et se fixe sur des noèmes, on aura affaire à la sémiotique de communication, ou à la **sémiologie** tout simplement ; si cette communication est sémiotique, c'est-à-dire elle actualise une signification et interroge, *mutatis mutandis*, toute structure signifiante, on parlera de sémiotique de signification ou de **sémiotique** tout court.

II. Greimassisme et ontologie du sens

Métathéorie qui entend s'occuper de la signification où elle se manifeste, l'axiomatique sémiotique, telle qu'elle est conceptualisée dans l'optique de l'École de Paris, vise à mettre l'accent sur les articulations signifiantes situées au niveau des structures profondes. Ses caractéristiques épistémologiques et méthodologiques se ramènent essentiellement au postulat transformationnel, aux procédures de conversion des structures sémio-narratives, avec la primauté du dispositif syntaxique sur l'investissement sémantique et figuratif. Le Parcours Génératif du sens, de conception hiérarchique, articulant composantes et sous-composantes, s'identifie à un mode rationnel de génération de la signification à prétention universelle. Faisant l'objet de remaniements importants tout au long de son élaboration, la sémiotique greimassienne – Greimas n'a cessé de proclamer que sa sémiotique est un projet scientifique en chantier, et non une doctrine clôturée comme c'est le cas chez Peirce, par exemple – aspire à la constitution d'une théorie générale des systèmes de signification, théorie fondée sur une base gnoséologique. Sans se départager de son ambition œcuménique, la construction de son métalangage repose sur les soubassements de l'univocité et la systématité.

L'axiomatisation de la théorie sémiotique greimassienne est inhérente à une manière particulière d'*imaginer* l'origine du jaillissement du sens et de saisir sa quiddité. Le Parcours Génératif du sens permet d'argumenter la génération de la signification en *remontant* les paliers de sa constitution, depuis la structure élémentaire de la signification – qui met en opposition deux simples traits sémiques – jusqu'à la complexification sémio-figurative relevant des structures discursives. La conception logico-figurative du phénomène sémiotique de la narrativité donne

l'occasion d'étudier les écarts signifiants en les cristallisant dans quelques « concrétions ». Parmi elles, nous faisons mention des modèles narratifs – envisagés du point de vue des modalités du /faire/ que de celles de l'/être/ –, les dimensions cognitives, les modèles actantiel et constitutionnel, les parcours sémémiques et figuratifs, les catégories véridictoires et thymiques subsumées dans les systèmes axiologiques, etc. dans cette ample conversion logique, la primauté heuristique du syntaxique sur le sémantico-figuratif est confirmée dans l'exploration de la *forme du contenu*.

1. Imaginaire sémiotique et anthropomorphisation

L'imaginaire sémiotique, en élaborant de la sorte le Parcours Génératif du sens, se conçoit essentiellement comme la projection de l'univers de l'homme, mâtinée de ses préoccupations quotidiennes anodines, et colorée des diverses actions qu'il accomplit en réaction à son milieu. Rapport aux objets du monde et variance et permanence de l'espace englobant, suggèrent les modalités de la sémantisation du cadre de vie. Ceci nous confirmerait dans l'hypothèse suivant laquelle tous les actes somatiques de l'homme visant à s'approprier des objets sont l'*image* des transformations syntaxiques. En plus, l'ensemble des de ces transformations – exception faite des opérations logiques d'assertion et de négation des valeurs sémiques, au niveau profond des structures sémio-narratives – sont *imaginées* dans son étendue topologique.

1.1. La dimension de l'action somatique

La première caractéristique intrinsèque de l'imaginaire sémiotique ressort au fait que la forma sémiotique s'accommode, pour sa configuration, à l'imagerie de l'expérience humaine du monde à travers une syntaxe anthropomorphe. Une telle syntaxe relève du domaine de la praxéologie (vs discursif ou verbal). Il s'agit de la syntaxe narrative du niveau de surface des structures sémio-narratives. S'y opposent, suivant l'emplacement de chacune d'elles dans le Parcours Génératif du sens, la syntaxe discursive (structures discursives) et la syntaxe fondamentale (palier profond des structures sémio-narratives). En outre, la syntaxe narrative de surface est le « lieu » – notons la représentation topologique – d'émergence du Modèle Actantiel ; les structures discursives sont celui de l'actorialisation, une des composantes de la discursivisation.

S'intéresser, en sémiotique narrative, à l'action va de pair avec l'intérêt porté aux auteurs de ladite action : les « actants sémiotique et [les] acteurs discursifs » (Greimas, 1983 :26). Un actant s'assimile à un rôle syntaxique, *id est* un élément de la syntaxe actantielle. En rapport avec un parcours narratif donné, l'actant tire son existence d'une définition positionnelle dans le cadre d'une progression syntagmatique du processus de la narrativité. La classe des actants est un chaînon qui assure le passage, dans le creux des lacis des correspondances qui « innervent » le Parcours Génératif du sens, de la syntaxe narrative profonde à la syntaxe narrative de surface. En termes plus concrets, l'analyse sémiotique peut partir des sémèmes et aboutir à la saisie de l'organisation actantielle d'un discours. Les relations syntaxiques sont reconnues signifiantes puisqu'elles relèvent – avec la composante sémantique – de la *forme du contenu*. Pour expliquer cette interrelation entre les sémèmes et les actants, précisons que la classe des sémèmes est à même de se scinder « en deux sous-classes constituées, dans le premier cas, d'*unités discrètes* et, dans le second, d'*unités intégrés* » (Greimas, 1966 :121). Il s'ensuit deux catégories de sémèmes. La première comprend des éléments qui, de par leur nature d'effets de sens généré, s'identifient à des appuis aux sémèmes de l'autre catégorie. Effectivement, ceux-ci peuvent, comme l'indique leur appellation, être « intégrés » à ces appuis sur lesquels ils vont reposer. Les « unités discrètes » seront baptisés

actants ; les « unités intégrées », liées aux premières, seront dénommées prédicats. Dans ce cas, les « unités discrètes » ou actants se voient attribuer, dans l'univers d'un discours donné, un paradigme de qualités propres ou prédicats. Un actant n'est investi d'aucun contenu sémantique net ; c'est une position vide. Mais au fur et à mesure de la lecture d'un récit, nous constatons que l'actant en question ne cesse d'être informé et son axe sémantique étoffé. Au moyen de cet enrichissement prédictif, la position syntaxique abstraite s'« incarne » et s'emplit de chair en s'appropriant divers prédicats dynamiques (= fonctions, au sens de Hjelmslev) et statiques (= qualifications). Le rapport qui unit l'actant et le prédicat est un rapport systématique dans la mesure où l'actant est constitué d'un ensemble de prédicats qualificatifs et fonctionnels qui le définissent. Chaque actant de ce modèle ne tire sa valeur que par opposition immédiate ou médiate aux autres. L'actant sujet, par exemple, s'oppose, dans cette relation biunivoque, d'abord à l'autre terme auquel il est couplé eu égard l'axe envisagé, à savoir l'actant objet. Or, l'actant sujet s'oppose également à l'actant Destinateur, sujet modalisateur qui lui est hiérarchiquement supérieur, et ainsi de suite.

Alors qu'un actant est un rôle syntaxique qui se positionne sur le système actantiel, l'acteur est le syncrétisme d'un rôle actantiel et d'un rôle thématique. Un rôle thématique se rattache à une sorte de rôle discursif qui est le résultat de la réduction d'un parcours figuratif. Un rôle thématique sert de prédicat en ce sens qu'il vise à conférer un poids sémantique à un « personnage⁴ », à décrire ses attitudes et à définir ses comportements, bref à le « cambrer ». Du point de vue systémique, la distinction ainsi établie entre « actant » et « acteur » nous amène à envisager l'articulation du plan narratif et du plan discursif. Vu que l'acteur est conçu comme le centre de croisement des rôles en question, il sera donc considéré comme l'instance médiatrice qui assurera le passage des structures sémiotico-narratives aux structures discursives, dans le cadre de ce mouvement général de conversion qui affecte les niveaux et les plans du Parcours génératif du sens. En vertu de cette conversion, les structures sémiotico-narratives de surface voient se

⁴ En analyse sémiotique, on n'utilise pas du concept de « personnage. Un « personnage » s'apparente, dans cette optique, à un « acteur », point d'intersection d'un rôle actantiel et d'un rôle thématique.

constituer en leur giron des programmes narratifs (PN) qui mettent en corrélation différents rôles actantiels. Les structures discursives sont, quant à elles, le « lieu » où les parcours figuratifs (PF) sont ramenés à des rôles thématiques.

Nous avons avancé, supra, que la syntaxe appartenant au niveau de surface des structures sémio-narratives est qualifiée d'anthropomorphe. Le concept de cette syntaxe anthropographe est stratifié, deux niveaux s'en dégagent. Le premier niveau, « plus abstrait », est celui des énoncés conjonctifs et disjonctifs, et des transformations narratives. En revanche, le niveau « moins abstrait » est celui qui abrite les programmes narratifs (PN) et les schémas narratifs. Au niveau le « plus abstrait » est attribué de l'épithète *animé*; au « moins abstrait », celle d'*anthropomorphe*. Sur la base de cette bifurcation fondamentale, des ramifications s'installent. Pour l'animé, une syntaxe qui se donne pour objet la combinaison de *prédicats* (= les énoncés joncteurs et les transformations) et d'*actants* (= les sujets d'état et de faire et les objets descriptifs et modaux). La sémantique est le théâtre d'investissement des valeurs « actualisées comme “animées” » (Greimas, Courtés, 1986 :13). En ce concerne l'anthropomorphe, les prédicats de la composante syntaxique d'identifiant aux programmes narratifs, tandis que la sémantique aux valeurs pragmatiques, thymiques et cognitives.

Les énoncés de jonction se répartissent en énoncés d'état conjonctifs et disjonctifs ; ils dépendent de l'issue de la performance pragmatique (= la transformation narrative). Un énoncé d'état est dit conjoint si la performance est elle-même conjonctive, c'est-à-dire que l'actant sujet et l'actant objet sont en relation de conjonction à la suite de la transformation principale. L'énoncé est disjoint lorsqu'il est le résultat d'une performance disjonctive ; les actants sujet et objet sont en relation de disjonction. Afin d'illustrer le cas du niveau anthropomorphe, nous prenons l'exemple du PN et essayons de le tirer au clair. Ce concept fondamental est fondateur d'une théorie de l'action se traduisant dans un modèle de changement d'état. Un PN désigne, dans le métalangage sémiotique, la succession d'états et de transformations qui se réalisent à partir d'une relation – de conjonction ou de disjonction – entre un sujet et un objet, et de la transformation de cette relation. Il en appert que le PN inclut diverses transformations et que celles-

ci sont hiérarchisées et articulées. La dénomination d'un PN découle généralement de la transformation narrative principale. Outil d'analyse et de prévision, un PN – dont le nom indique une suite d'états et de transformations – fait l'objet de l'analyse narrative qui se propose d'en décrire l'arrangement réglé. Cette dynamique interne qui caractérise le PN implique l'entrée en jeu d'un ensemble d'énoncés narratifs. Ces énoncés narratifs sont disposés de manière logique, de telle sorte que la performance – pivot du PN – présuppose et annonce d'autres énoncés. Cet enchaînement cohérent est perceptible dans l'articulation des quatre phases de l'algorithme narratif, à savoir la manipulation, la compétence, la performance et la sanction.

1. 2. *La conception extéroceptive*

Dans *Le Petit Larousse illustré*, la notice correspondant à l'adjectif qualificatif « extéroceptif » – qui appartient au lexique de la psychologie – fournit l'explication que voici : « Se dit de la sensibilité nerveuse dépendante de récepteurs situés dans la peau et stimulés par des agents extérieurs à l'organisme (chaleur, pression) [par oppos. à *intéroceptif*] » Quant à l'entrée de l'article « intéroceptif », elle véhicule l'acception suivante : « Se dit de la sensibilité nerveuse dépendante de récepteurs sensibles aux modifications et aux signaux provenant du milieu intérieur ; se dit de tels récepteurs. » « Proprioceptif » est une troisième lexie qui s'ajoute à ce jeu de variation préfixal pour constituer un terme générique englobant ; la définition qui en est proposée s'énonce en ces termes : « Se dit de la sensibilité du système nerveux aux informations sur les postures et les mouvements, venant des muscles et des articulations. » Dans le cas de l'extéroceptivité, il s'agit de recevoir des excitations qui proviennent du milieu extérieur. Relativement à cette triade sémantico-lexicale inventoriée dans la nomenclature de ce dictionnaire de langue, seul ce dernier vocable nous intéresse pour autant qu'il apporte son inestimable quote-part dans l'élaboration et la conceptualisation de l'imaginaire sémiotique.

Tout autre est l'éclairage jeté par un dictionnaire de sémiotique – greimassienne s'entend – sur le concept d'extéroceptivité, articulé sur son

hyperonyme « proprioceptivité ». Celle-ci est éclairci à travers une formalisation et une distribution catégorielles adéquates :

La proprioceptivité est bien définie par la catégorie */euphorie/ vs /dysphorie/*, c'est-à-dire par la catégorie thymique qui, notons-le, met l'accent sur l'intéroceptivité, sur la « manière dont tout être vivant... *se sent lui-même* » et qui peut donc être considérée comme un « système d'attractions et de répulsions ». Mais la proprioceptivité est simultanément définie par une autre catégorie qui met l'accent sur son caractère extéroceptif, « la manière dont tout être vivant, inscrit dans un milieu, « sent » ... et réagit à son environnement ». Il s'agit du *sentiment* que l'être vivant a que son environnement « est vraiment réel » (et, pour ainsi dire, qu'il vaut la peine de réagir à cet environnement) ou qu'il « paraît être » (qu'il est « illusoire », et qu'il est donc inutile de réagir à cet environnement). On peut donc appeler cette deuxième catégorie proprioceptive, la *catégorie véridictoire* (Greimas, Courtés, 1986 :182-183).

Eu égard aux éléments définitoires contenus dans cette notice, il est à noter que la proprioceptivité est une notion doublement appréhendable, selon que l'on met en avant son caractère intéroceptif ou extéroceptif. L'extéroceptivité se ramène, en l'occurrence, à une sensibilité tactile qui fait prendre conscience à un être vivant – à l'homme – du monde. L'avatar le plus prégnant de celui-ci est l'espace ; il est le corrélat tangible et le plus immédiatement perceptible. Au demeurant, il faut bien se garder des conclusions hâtives : ce serait un leurre que de considérer l'espace comme entité métaphysique existante. En effet, toute la problématique à laquelle l'on est tenu de s'atteler est soutenir que l'espace, en tant que tel, n'existe pas ; ce qui est, ontologiquement parlant, ce sont des mises en structure spatiales. Elles correspondent à l'arrangement culturel de l'espace par l'homme en tant que sujet « producteur et consommateur de l'espace » (Greimas, Courtés, 1979 :133). Il s'ensuit que l'espace est un objet construit

qui s'identifie alors en partie avec celui de la sémiotique du monde naturel (qui traite non seulement des significations du monde, mais aussi de celles qui se rapportent aux comportements somatiques de l'homme (*ibid.*).

Soulignons rapidement au passage que les deux sémioticiens font dépendre l'extéroceptivité de la catégorie véridictoire. Le système modal de la véridiction prend place au sein de la phase de la sanction qui clôt la séquence narrative ; un tel système rend possible l'engendrement d'effets de véridiction par le biais de la mise

à contribution des plans de la manifestation (= paraître) et de l'immanence (= être). La combinaison de ces deux plans détermine quatre positions modales : vrai, faux, secret et illusoire. La sphère de ces modalités véridictoires est celle de la modalisation des énoncés d'état, visant à saisir intuitivement – d'où les prédicats extéroceptifs virtuels – l'/être de l'être/.

2. *Épistémè sémiotique et génération du sens*

Pour toute une tradition philosophique, le concept d' « existence ». L'essence saisie par la noèse, s'apparente à la chose en soi, à l'être en tant qu'être, *id est* l'être débarrassé de la gangue de ses déterminations particulières. L'établissement d'une telle discrimination conduit à la délimitation du champ de validité de l'ontologie, spéculation ayant pour objet les propriétés essentielles de la chose absolue. S'occupant du sens, l'ontologie s'interroge sur sa première forme génésiaque ainsi que sur sa quiddité. Ce domaine de questionnement représente un des principaux épïcètres de la réflexion philosophique. Le sens est conçu tantôt comme une sensibilité – que l'on pense au primat de la conscience des phénoménologues –, tantôt comme une vérité – référons-nous à l'hypothèse de base de la philosophie analytique.

De sa part, la formalisation de l'axiomatique sémiotique de l'école de Paris débouche sur la constitution d'une théorie conceptuelle et descriptive qui repose sur une certaine manière d'*imaginer* l'engendrement de la signification, c'est-à-dire une ontologie. Rappelons d'erechef, pour l'intelligence du propos, que toute la démarche sémiotique se situe dans la zone de prédiscursivisation. Elle se propose de décrire les conditions de la production des effets du sens – sémèmes – et d'argumenter, *mutatis mutandis*, leur génération. Aussi, l'approche – et l'imaginaire – sémiotique, même si elle entreprend de s'y approcher par le biais de l'examen des modes d'élaboration du concept de l'énonciation, préfère-t-elle intervenir en deçà de la manifestation textuelle⁵. En construisant une « hiérarchie de métalangages »

⁵ Le mot « discours » possède deux significations en sémiotique greimassienne : celle de « dispositif en "pâte feuilleté", constitué d'un certain nombre de niveaux de profondeur superposés, et dont le dernier seulement, le plus superficiel, pourra recevoir une représentation sémantique comparable, grosso modo, aux structures linguistiques "profondes" (dans la perspective chomskyenne) ... » (A. J. GREIMAS, J. COURTÈS. *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage. Op. cit.*, p. 103) ; et celle de synonyme au « texte ».

(Coquet, 1982 : 19), la théorie sémiotique porte son attention sur l'aspect formel des objets à analyser, avec les primats primordiaux de l'immanence et de la structuration.

2.1. Assomption des strates du modèle sémiotique

Théorie générative et syntagmatique, de nature intrinsèquement conceptuelle et a-chronique, le corps d'hypothèses de la sémiotique se présente sous la forme d'une distribution topologique dont l'aboutissement est la constitution du Parcours Génératif du sens. C'est un outil procédurier de base, dont la « viabilité » découle du mécanisme de l'articulation interne qui s'établit entre les différents niveaux successifs ou entre les plans d'un même niveau. Son mode de fonctionnement va du niveau de l'immanence le plus abstrait et le plus « désincarné » – c'est là d'ailleurs où s'agencent les sèmes –, jusqu'au niveau de la manifestation (du contenu) où le même donné sémantique s'organise en sémèmes – qui impliquent la combinaison de figures nucléaires et de classèmes – et en métasémèmes – où se combinent uniquement des sèmes classématiques. Les différentes instances « étagées » de la génération des effets de sens, sont des combinatoires où s'arrangent des structures sémio-narratives et discursives avec, disposées verticalement, les composantes syntaxiques et sémantiques⁶. Les structures sémio-narratives sont constituées d'un niveau profond et d'un niveau superficiel.

Au-dessus des structures sémio-narratives se situent les structures discursives. Elles font partie, bien entendu, de l'espace de l'immanence sémiotique ; par conséquent, il faudrait se garder de les confondre avec l'étape de textualisation et avec la manifestation linguistique. Il est vrai qu'un discours est médiatisé par un texte, mais la théorie sémiotique laisse de côté tout ce qui est hors de la zone du fonctionnement du faire discursif proprement dit. C'est pourquoi l'ensemble des procédures génératives de la démarche sémiotique sont antérieures à toute matérialisation du discours par le texte. Les structures discursives constituent l'étape finale où les modalités aléthiques et déontiques sont réalisées. L'univers

⁶ C'est justement l'adjonction d'une syntaxe à une sémantique qui forme le corps de la sémiotique.

axiologique ainsi que les grandes catégories sémantiques – incarnant un micro-univers sémantique – trouvent ici leur aboutissement. Une telle « déhiscence » s’accompagne, en effet, d’une figurativité et de l’adjonction d’un caractère anthropomorphe qui fait suite au processus d’une anthropomorphisation *actualisé*, processus accompli dans le palier inférieur. C’est aussi l’espace de la mise en œuvre des procédés de discursivisation, d’actorialisation, de temporalisation et de spatialisation.

L’articulation des strates, présentées ci-dessus, est sous-tendue par la procédure de la *conversion logique*. Postulat épistémologique, la conversion dynamise l’ensemble de cet édifice qu’est le P. G. du sens, en assurant le passage du système au procès. Grâce à elle, nous assistons, déjà dans le cadre des instances fondamentales, à la première articulation de la substance sémantique, au moyen des opérations syntaxiques inscrites sur le carré sémiotique. Sans entrer dans les détails, rappelons seulement que le concept de conversion est appelé à rendre compte « à la fois et de l’équivalence des niveaux et de l’“enrichissement” en passant d’un niveau à l’autre » (Greimas, Courtés, 1986 :58). Justement, deux rôles qui échoient à la conversion, ceux de l’« équivalence » et de l’« enrichissement », rendent possible le fonctionnement du PG du sens qui part des valeurs inhérentes au niveau profond des structures sémio-narratives, pour aboutir aux structures discursives, instance *ad quem*. Les valeurs sémantiques axiologisées, et surdéterminées thymiquement, reposent sur un schéma binaire fort simplifié (l’opposition sémique élémentaire /vie/ vs /mort/, par exemple). Cette forme minimale de sens est progressivement enrichie, à travers les niveaux et les paliers du PG du sens, par l’entremise des systèmes actantiels et modaux, pour parvenir son expansion la plus étendue.

Si la substance sémantique est articulée pour la première fois au niveau de la sémantique fondamentale, c’est qu’elle vise à acquérir le statut d’une forme signifiante. À ce stade, il s’agit d’un système axiologique à l’état virtuel, structuré, comme nous l’avons précisé, à l’aide de la structure élémentaire de la signification. Ajoutons que le mode de fonctionnement de la sémantique fondamentale s’étale sur deux moments. Le premier s’attache à asseoir une taxinomie sémique fondamentale

par le recours à la catégorie thymique /euphorie/ vs /dysphorie/ ; le second consiste à axiologiser celle-ci par l'articulation de la catégorie véridictoire /être/ vs /paraître/⁷. Ces deux catégories proprioceptives sont en rapport immédiat avec le Modèle Constitutionnel pris dans sa dimension statique. C'est effectivement l'intervention de la syntaxe fondamentale qui l'engage dans le champ du *procès*. Ici, la taxinomie n'est plus « sentie » seulement ; elle est reconnue, donc « objectivée ». Ses termes sont susceptibles d'avoir le statut d'énoncés d'état virtuel. Ces termes peuvent constituer l'objet de l'action du sujet virtuel. Néanmoins, les opérations effectuées par le sujet ne dépassent pas le stade de la virtualité ; il n'y va pas d'un faire anthropomorphe qui implique, subséquemment, une actualisation. Malgré tout, la taxinomie véridictoire par exemple, est à même d'être le point de mire d'un jugement aléthique, c'est-à-dire un jugement qui se prononce sur sa vérité. Somme toute, les opérations syntaxiques, ayant pour champ d'exercice une taxinomie – soit la catégorie véridictoire, soit la catégorie thymique, les sous-composantes de la sémantique fondamentale – permettent d'affirmer des modalités aléthiques en tant que structure syntaxique virtuelle. Par référence donc à l'instance *ab quo* du Parcours Génératif du sens, les relations syntaxiques ne sont pas encore anthropomorphes, en ce sens que le sujet – d'un /devoir-faire/, par exemple – n'est pas encore manipulé par un actant destinataire⁸. De ce fait, les relations syntaxiques sont ramenées à des rapports qui valent pour leur caractère logique.

La sémantique fondamentale est actualisée dans la sémantique narrative. En d'autres termes, il s'agit d'*actualiser* le système axiologique virtuel qui s'origine dans palier du dessous. Cette actualisation sera bidimensionnelle. Premièrement, la « réalité » – toujours de nature proprioceptive – liée à l'expérience humaine, se présente sous la forme d'une taxinomie sémique. Celle-ci se rapporte, bien entendu, soit au faire pragmatique, soit à la thymie. Secondement, cette disposition sémique est soumise à une axiologisation, comme dans la sémantique fondamentale, par le

⁷ Les deux étapes relatives au mode de génération de la sémantique fondamentale, peuvent suivre l'ordre inverse : la catégorie véridictoire est posée et axiologisée ensuite par l'application de la catégorie thymique. Tout cela est fonction du système culturel ou de l'épistémè considérée.

⁸ L'actant destinataire fera, s'il faut le rappeler, son apparition à l'échelon de la syntaxe narrative de surface.

biais des catégories véridictoires et thymiques. En gros, il apparaît que la sémantique narrative – ou micro-univers sémantique – n’actualise qu’un aspect possible de la sémantique fondamentale.

En face de la sémantique narrative, nous disposons de deux sous-composantes de la syntaxe narrative : une syntaxe narrative profonde et une syntaxe narrative de surface. Dans les limites de la première sont disposées les structures modales aléthique et déontique *actualisantes*, c’est-à-dire le /pouvoir-être/ et le /pouvoir-faire/. Elles sont, elles aussi, abstraites et non anthropomorphes. On y trouve également des structures modales *actualisées* qui, par leur application à un micro-univers sémantique et par celles des structures modales virtuelles, font passer le micro-univers concerné à l’état de structures logiques certes, mais qui ne sont plus abstraites. Prenons l’exemple des structures aléthiques actualisées. Elles s’appliquent à des contenus sémiques modalisés au moyen du /devoir-être/ ou du /pouvoir-être/. Résultat : des énoncés aléthiques qui instaurent une certaine relation de jonction entre un terme sémique et une modalité aléthique. Cette équivalence serait la forme embryonnaire d’un énoncé d’état. Par ailleurs, les structures aléthiques et déontiques articulées sont le miroir de la forme générale des taxinomies axiologisées du micro-univers sémantique. Dans cette « rhizosphère », il y aura, par-dessus le marché, l’éclosion des isotopies comme lieu de réflexion – dans l’acceptation de changement de direction des ondes lumineuses – des structures modales susmentionnées. Mais ces isotopies ne seront nullement réalisées ; elles seront simplement actualisées. Elles seront appelées, pour ce faire, à être discursivisées.

Dans les limites de la syntaxe narrative superficielles, le PN fait son apparition ; il en est l’élément de base. Le PN relève du domaine de l’énoncé de faire ; il actualise ici un énoncé éthique, avec les modalités du /croire devoir-faire/ et du /croire pouvoir-faire/ correspondantes. Cet énoncé de faire régit, comme c’est toujours le cas, un énoncé d’état qui est, à son tour, l’actualisation d’un énoncé épistémique, à travers les modalités du /croire devoir-être/ et du /croire pouvoir-être/. À ce stade et comme actualisation de la sous-composante syntaxique précédente, la syntaxe narrative de surface est totalement anthropomorphisée.

Outre la présence du PN à ce niveau, nous enregistrons également l'échafaudage du système actantiel. Les actants sujet, Destinateur, Destinataire, adjuvant, opposant et objet sont encore des cases vides. Le squelette se pourvoira de chair dans les structures discursives. Celles-ci allient évidemment une syntaxe et une sémantique. La syntaxe discursive connaît, comme nous l'avons souligné auparavant, les procédures d'actorialisation, de spatialisation, de temporalisation, d'aspectualisation ; de même, les modalités réalisées et les formes énonciatives y prennent place. La sémantique discursive est le creuset où se réalisent la figurativisation abstraite et iconique, la thématization générique et spécifique ; pareillement, elle est le lieu de l'ancrage de la configuration discursive, de la cristallisation des rôles thématiques, etc. Bref, tout un univers réalisé s'y ébauche dans sa forme, prêt qu'il est à être textualisé.

III. Phénomène du sens et aperception

Précisons d'emblée que le phénomène n'est nullement une quelconque apparence fallacieuse ; elle est au contraire une apparence rigoureusement observée et décrite conformément aux impératifs du protocole de la recherche scientifique. La notion de phénomène a toujours été pensée, en philosophie, en rapport étroit avec l'épineuse problématique de la réalité. Tout l'enjeu est de savoir, justement, si la réalité *en soi* est accessible via les choses. Déjà les sceptiques grecs sont convaincus que l'esprit n'est pas en mesure de parvenir à la vérité. Aussi adoptent-ils le doute comme unique méthode, efficiente et universelle ; ils ne se fient qu'aux phénomènes, qu'aux apparences qui « charrient » avec elles des données sensibles. Puisque l'objet réel est inatteignable car jouissant d'une existence indépendante, on ne peut atteindre que l'objet phénoménal. Celui-ci est ce qui paraît à notre conscience ; il dépend de notre perception. D'après ces considérations, le phénomène renvoie moins à la chose elle-même et en elle-même qu'à sa manifestation à notre perception et à notre conscience. Quant à l'existence de l'objet réel, il n'est que déduite de l'objet phénoménal ; et de celui-ci, nous saisissons le phénomène pur – ou l'*essence* du phénomène – dépouillé de tout présumé, grâce la *réduction eidétique*. Face à ce flou généralisé et à cette incertitude, il convient de mettre entre parenthèses tout assentiment et de s'abstenir de toute assertion. Un tel comportement dubitatif reçoit, en phénoménologie idéaliste, le nom d'épochè :

[Husserl] Exigence fondamentale de la phénoménologie : elle consiste à *suspendre l'adhésion à notre propre croyance relativement au monde*, non pour inviter au scepticisme, mais pour apparaître nos attitudes spontanées ou naturelles comme des opérations de notre subjectivité. Elle est, davantage qu'un principe de méthode, une exigence philosophique fondamentale qui relève que le moi transcendantal est ce qui constitue toute être et toute signification (Durozoi, Roussel, 2009 :127 ; nous soulignons).

L'adhésion à l'épochè fait se signaler le moi transcendantal qui réfère au sujet pensant dont la « présence unifie le divers de la perception empirique et des représentations » (*ibid.*). Le moi transcendantal est capable, à la suite de la réduction eidétique et la suspension de tout jugement, de cerner l'essence d'une chose en

transcendant sa perception empirique. C'est la saisie du phénomène pur. La réalité sensible, dont on cherche à saisir l'essence, n'est accessible à la conscience du sujet que par le moyen de la perception. La conscience est ouverture sur le monde ; elle est un *acte intentionnel*, elle n'est pas un réceptacle des sensations provenant de l'extérieur. L'acte intentionnel se rattache à un objet – son noème – s'accomplit sous le mode de la sensorialité. Cette perception sensorielle est un vécu de conscience. Tout rapport au monde est une visée qui implique sensation et perception ; celles-ci induisent infailliblement au *jugement*. L'exécution des actes perceptifs et sensitifs est une prédication qui cristallisent un être-au-monde – ou Dasein (Heidegger) – ; elle est la signification sensible et subjective que nous prêtons au monde.

Or, *perception* n'est pas sans évoquer *aperception*. En effet, les deux notions sont indissociables ; et cette indissociabilité est présente à l'esprit et marque l'usage. Pour mettre en relief ce qui distingue ces deux actes complémentaires, nous nous en remettons au point de vue de Jean-François Dupeyron sur la pratique phénoménologique, pratique qui passe par l'appropriation de « trois postures » (Dupeyron, 2013 : 39). Ces dimensions sont au nombre de trois ; la réduction phénoménologique y repose : la « suspension du jugement » (*ibid.*), la « conversion réflexive » (*ibid.* : 40) et la « variation eidétique » (*ibid.* : 43). La première posture correspond à l'« époque transcendante » (*ibid.* : 40) ; la deuxième, consiste à « tourner le regard » (*ibid.*) ; dans la troisième, il s'agit de « libérer les possibles à partir des faits » (*ibid.*). Si l'aperception est, dans la terminologie phénoménologique, l'équivalente de perception, elle s'en démarque par les traits de la réflexion et de la conscience. L'aperception est donc une perception qui est réfléchie et consciente d'elle-même. Dans la trilogie de postures, elle tient de la deuxième : c'est une « conversion réflexive » qui se détache du monde en « tournant le regard » afin de se livrer à des « variations eidétiques ». Ces variations dotent le sujet apercevant d'une connaissance autre sur le monde, différente de celle obtenue via les vecteurs accoutumés de l'objectivation.

Ceci étant tiré au clair, précisons derechef que la sémiotique greimassienne est une théorie cognitive et immanentiste ; à vrai dire, c'est cette « **inquiétude**

cognitive [de Greimas, qui est] fondatrice de la démarche sémiotique » (Bertrand, 2006 :16) . Pourtant, le maître de l'école de Paris ressent la nécessité impérieuse, depuis ses premières publications, d'intégrer en parallèle le principe de réalité dans sa théorie. En effet, les deux dimensions cognitive et sensible de discours doivent coexister ; dans *Du sens* et *Du sens II*, l'auteur recourt à des formulations métaphoriques qui renvoient au double souci de la sémiotique greimassienne, réputée être le fer de lance du structuralisme pur et dur, en en portant le fanion et en en assurant l'heure de gloire. Au moment où la sémiotique structuraliste exerçait son hégémonie dans les différents domaines des sciences humaines, le « maître » semble de plus en plus obsédé par la dimension de la « réalité » qui devait s'octroyer une place dans l'énorme construction de la théorie sémiotique greimassienne.

1. L' « écran de fumée »

La première métaphore à laquelle elle a recours, par commodité heuristique, est celle de l' « écran de fumée » :

Supposons que, pour réfléchir sur cet « écart différentiel », on se mette en condition figurative ; et qu'on imagine un **écran de fumée** dressé pour nous – l'univers du sens –, et juste au-devant de cet écran une toile d'araignée à peine perceptible, faite de milliers d'écarts différentiels entrelacés : c'est la vision sussurienne du langage. On voit bien que cette toile articulée ne correspond point à ce qui est réellement à la portée de notre perception, au monde bariolé, pesant, figé des choses ; que les écarts différentiels, par conséquent, ne sont pas donnés immédiatement dans cette « substance » ... (Greimas, 1970 :9)

Ce qui saute aux yeux, c'est que la lecture en est un peu particulière ; elle nous donne le goût de l'inhabituel et nous précipite dans un univers qui ne nous est pas familier. L'auteur explique à sa manière la conception saussurienne du langage ; il y met du sien en recourant à l'image de l' « écran de fumée ». Pourquoi ce recours ? En réalité, l'image, nous conduit, grâce au complément de non, vers l'acceptation d'objet ou de dispositif qui dissimule le sens, et non à celle de panneau ou surface plane sur lesquels sont projetés une image, un écran dont la lueur palpite.

Évidemment, l'approche sémiotique greimassienne se réclame du structuralisme et de son postulat fondamental, en ralliant le parti du père du

structuralisme — en linguistique —, Saussure. Le linguiste genevois propose, en effet, une appréhension formelle et oppositive de la langue : elle est faite de différences, d'« écarts différentiels » pour être plus juste. Ces écarts sont désignés dans le passage, à leur tour, par une image, la « toile d'araignée » ; ils sont nombreux et « entrelacés ». La langue n'est donc pas de nature différentielle seulement, elle est aussi faite d'un réseau de relations entre ses termes. Pour Saussure, la langue est une forme et non une substance, etc. Toutes ces positions théoriques sont archiconnues, mais l'originalité de Greimas est d'avoir introduit l'image de l'« écran de fumée ». Cet écran est mis devant la « toile d'araignée » ; il symbolise le sens qui est articulé par les petites boucles dont l'« entrelacement » forme le tissu de la toile. Ces mailles de la toile qui articulent le sens le transmutent en signification. La particularité intrinsèque de cette « toile d'araignée », est qu'elle cache mais en même temps laisse entrevoir le sens, l'« écran de fumée ». Le sens, offert à notre « perception » derrière la toile, ne correspond pas à ce qui est réellement ; son **être** nous reste inaccessible. Ce que nous pouvons percevoir-apercevoir du sens, est une apparence évanescence, brumeuse et à la limite qui doit son existence à notre aperception. L'« univers de sens » est défini ici comme ce qui *apparaît* et jamais comme ce qui *est*.

Il ressort de cette conception du sens, est que ce dernier est un **phénomène**, un **paraître** donc, dont l'essence provient de la variation eidétique qu'on y applique à la suite de l'attitude epochale et celle de la conversion réflexive. Il n'a pas d'existence objective. Ce dont nous sommes sûrs, c'est que le **sens phénoménal apparaît** et est saisi par l'acte d'aperception ; le **sens réel**, il n'est que supposé, inféré de son paraître. L'aperception qui part d'une manifestation sensible pour s'achever à une certaine idée du sens, cette aperception est donc déjà l'amorce d'une activité intellectuelle ; la pensée ou conscience procède de la sensibilité. Cette idée vague du sens est flottante, mobile, mouvante en fonction de l'acte d'aperception qui entend « harponner » une ombre ontique du sens, censée véhiculer une similitude, ou mieux une semblance « ontologique » avec le sens. Dans un discours donné, les trois postures que nous avons présentées auparavant, epochale, « conversive-réflexive » et « variationnelle-eidétique », s'allient pour que le « mot, comme

sémantisme, [soit] mis à distance, saisi comme une concrétion locale dans l'expansivité indéfinie du discours » (Bertrand :12). Cette réflexion insiste sur le fait que le sens, dissimulé derrière le signifiant du signe, est investi à chaque phrase d'une nouvelle valeur ; cette valeur, elle n'est pas la sienne durant tout le texte-discours. Chaque nouveau contexte phrastique du mot fait apparaître un autre aspect du sens selon l'acte de perception du sujet apercevant, ou observateur. C'est que le contenu sémantique est subsidiaire par rapport à la forme qui l'incarne ; le sens apparaît et disparaît en permanence. Rien de stable en lui, de « bariolé », de « pesant », de « figé » ; tout est en perpétuel mouvement en lui.

Cette mutation interminable du sens n'est pas une qualité immanente ; elle est prêtée par le sujet apercevant. Ces variations eidétiques interminables procèdent, comme nous l'avons expliqué, de la suspension de tout jugement ontologique sur le monde « naturel ». Le phénomène du sens, seule visée de l'apercevant, doit vaincre tout ce qui pourrait faire diversion pour que le sujet-observateur ne soit pas obnubilé par la prégnance du phénomène. Au-delà de toute naïveté ou subjectivisme, le sujet ne subit pas un sens donné à l'avance qu'il s'agit de trouver ; il s'agit, au contraire, d'en créer. L'expérience phénoménologique n'est nullement « intellectualisée », elle est vécue au sens sensoriel et physiologique du terme. La conscience qui se dirige vers le sens pour le vivre de l'intérieur, en néantisant tout rempart objectivant qui la tient à l'écart de cette aventure sensitive. Une fois appréhendé comme phénomène réellement vécu, cette aventure revivifie l'existence du sujet apercevant et l'augmente d'une connaissance ayant une qualité d'une autre qualité et d'une autre teneur, dépaysante certes mais permettant de « voir » le monde et les choses sous un jour inhabituel et rénovant. À chaque rencontre avec le paraître du sens, il est aperçu d'une manière original, même si les occasions de cette rencontre se multiplient à l'infini, au rythme de l'« expansivité infinie du discours » approché.

Toutefois, ce face-à-face, euphorisant et enrichissant avec le sens, s'effectue sur l'arrière-plan du mythe originaire. Chaque nouvelle aperception est différente de toutes celles qui l'ont précédée. Puisque l'être du sens reste masqué et insaisissable au dos d'une certaine évasivité sensible, le « paraître du sens [est]

imparfait » (*ibid.*). Au contact de cette expérience matérielle du langage, plusieurs figures sensibles – fruit de la variation eidétique – renvoient donc à une même transcendance du sens sans que jamais ces figures soient vraiment satisfaisantes. Le sens demeure un grand inconnu pour la conscience apercevante. Un manque de plénitude et une angoisse de l'obturé : voilà bien les deux conséquences directes du sens comme « écran », se réduisant à son unique paraître.

2. La « morsure sur la réalité »

Greimas fait appel à la seconde métaphore crue à deux reprises. Cette autre expression métaphorique, qui est d'abord utilisée dans *Du sens*, a partie liée avec la nécessité de « mordre sur la réalité » (Greimas, 1970 :11). Mais à l'occasion de la publication de *Du sens II*, le même procédé de rapprochement est reconduit, avec de légères modifications :

Fidélité et changement : il y a peut-être quelque paradoxe, pour un chercheur, à affirmer vouloir rester fidèle à soi, alors que le projet scientifique, aujourd'hui, est le seul espace où la notion de progrès a encore du sens, que le renouvellement s'y inscrit comme le propre de tout effort théorique. Quel sens peut-on donner à ce désir de permanence si la sémiotique qu'on avait rêvée, loin de se satisfaire de la pure contemplation de ses propres concepts, devait mettre, à tout instant et à tout prix, la main à la pâte et se montrer efficace **en mordant sur le « réel »** : l'objet à construire déterminait alors, dans une large mesure, la visée du **sujet**. Bien plus. L'exercice constant de lucidité qu'on s'était imposé ne manquait pas de relativiser les résultats obtenus et d'ébranler les certitudes à peine acquises ... (Greimas, 1983 :7)

Par cet aspect, celui de la « morsure sur le réel », la sémiotique greimassienne qui se réclame, depuis la pose des premières briques de sa fondation, de l'épistémologie structuraliste, ouvre ici une brèche du côté de la sémiotique pragmatique en réhabilitant le « sujet » et sa « visée ». La notion de « changement » prend le dessus sur celle de « fidélité ». Ce changement s'impose au nom de de la mouvance de l'arrière-plan de l'ambiance intellectuelle et idéationnelle dans lequel s'incruste la théorisation sémiotique. Les nouveaux avatars de l'épistémè englobante impriment à la sémiotique greimassienne un infléchissement autre, mais qui était déjà annoncé dans l'ouvrage programmatique de *Du sens*. Cet autre principe fondateur de la pratique sémiotique, c'est-à-dire la « morsure sur le réel », ne devrait

pas nous induire en erreur. Il n'y va d'un référentialisme brut, béat et naïf, qui présente la signification comme ce rapport tissé entre les signes linguistiques et les choses du monde. C'est plutôt une référentialisation interne, une illusion référentielle, ou – en terminologie sémiotique – une **iconicité**, obtenue grâce à une densité sémique. Cette illusion est, bel et bien, le résultat donc de l'effet de sens dénommé « réalité ». L'effet de sens construit par l'énonciateur dans les limites de son discours, cet effet y est principalement repérable à la faveur des modalités de véridiction. Ces modalités, projetées sur le carré sémiotique, produisent quatre « effets de véridiction ». En gros, la réalité que compte investir la sémiotique, en quittant les étreintes immanentiste et logocentriste – ayant trait à une métaphysique du langage –, est à envisager dans la sphère d'intervention de l'intersémiotité.

De fil en aiguille, face à ce qui paraît être une aporie relative au refus du référent concomitant de sa convocation, l'illustre sémioticien pose le problème du linguistique et de l'extralinguistique autrement. Pour sauvegarder la cohérence d'ensemble du modèle théorique, il postule que le « monde naturel » est une sémiotique, à l'instar des langues naturelles qui sont des sémiotiques. Au lieu de faire « miroiter » un quelconque référent extralinguistique sur la face réfléchissante et lisse de la langue, il est congruent de rapprocher des deux sémiotiques, la sémiotique du monde naturel et la sémiotique des langues naturelles, et les faire participer à la saisie du sens. Ces deux sémiotiques sont, bien entendu, des sémiotiques biplanes toutes les deux, dotée chacune, comme sémosis, d'un plan d'expression et d'un plan de contenu. Contrairement au statut de sémiotiques particulières, les deux ensembles signifiants étendus sont des macrosémiotiques. En somme, l'exigence épistémologique de « mordre sur la réalité » incorpore celle du sens comme paraître à travers l'« écran de fumée », écran interposé qui fausse le jeu et empêche de « transpercer le paraître du sens commun pour atteindre son être-vrai » (*ibid.*).

La réalité, sur laquelle le sémioticien est tenu de mordre, est d'abord la réalité du sujet de l'aperception. La fidélité absolue au projet initial étant chimérique, le sémioticien a été conduit à assouplir le rigorisme méthodologique et à réadapter et

à réajuster toute la théorie. Le sujet est l'épicentre de discours divergents : philosophie, anthropologie, linguistique non structurale, psychanalyse, ethnographie, etc. La revalorisation du sujet et son réintégration dans l'« effort théorique » de la sémiotique greimassienne, engage celle-ci dans la voie du poststructuralisme. La conceptualisation d'une sémiotique du sujet, trait caractéristique des sémiotiques pragmatiques ou référentialistes, et son implantation au sein d'un projet cadré et recadré par la coercition structuraliste, ont été menées à bien en vertu d'un « effort théorique » soutenu. Cet effort consiste à réaménager la totalité de l'édifice conceptuel et à colmater les brèches. Mais la réinsertion de la réalité et du sujet qui est coextensive à cette réalité, se fait de manière originale qui veille à ne pas trop ébranler « les certitudes à peine acquises. À première vue, il paraît que finalité du projet tient d'une utopie, tant les deux exigences à concilier sont contradictoires et, *ipso facto*, inconciliables. L'issue est, comme nous l'avons démontré, du côté de la référentialisation interne, du côté de la relation, non pas entre un dehors langagier et les langues, mais entre une sémiotique des langues naturelles et celle du monde naturel. La spéculation, menée harmonieusement et rigoureusement, se révèle fructueuse avec la création de l'idée de l'« immanence sensible » (Bertrand, :18). D'ailleurs Greimas était un créateur d'idées, raison pour laquelle il ne plaçait jamais de bibliographie à la fin de ses livres.

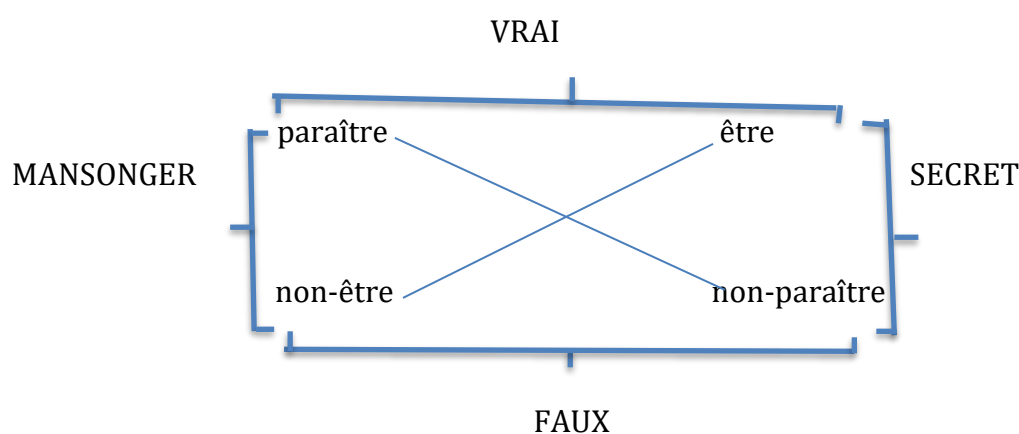
Relativement à la construction métalinguistique du théoricien, les « effets » de véridiction sont cadrées par le contrat fiduciaire. Ce contrat est une notion qui est à l'œuvre lors de la double performance de l'échange, réalisé par deux objets en communication avec deux sujets. Avant que l'échange n'ait lieu, les deux sujets doivent être d'accord sur la reconnaissance de l'équivalence des valeurs attachées aux deux objets de cette opération complexe. Ainsi, le contrat fiduciaire dépend de la dimension cognitive d'un récit. Il en va de même de la création de la vérité dans ces conditions défectueuses de l'apparition-disparition du sens ; l'être du sens n'est perceptible qu'à travers un paraître peu fiable, le sujet apercevant se trouve dans l'obligation de diversifier et d'intensifier les stratégies cognitives de persuasion afin de faire-paraître-vrai. Vu ce qui précède, nous constatons que l'immanence n'est pas à opposer à la réalité, mais à la manifestation. Liée à la phase de la sanction – la

modalisation des énoncés d'état – la catégorie véridictoire /être/ vs /paraître/ est le lieu d'intervention d'éléments modaux qui peuvent être combinables. Ces homologations qualifient différemment la relation entre le sujet et l'objet. L'énoncé d'état qui en provient est à examiner sur les deux plans : celui de l'immanence et celui de la manifestation. L'« effet » sémiotique produit résulte l'« assemblage » des deux plans ; il est indispensable de procéder à la vérification de la jonction du sujet et de l'objet, en voyant si cette relation est affirmée ou niée sur chacun des deux plans.

Or, fidèle à la règle structurale de la pratique sémiotique, à avoir le principe fondamental de l'articulation, l'emploi de ce système des modalités véridictaires est à décomposer. Une telle décomposition est à l'origine de l'émergence des « effets de véridiction » qui sont au nombre de quatre. La variation combinatoire des quatre possibilités modales, selon que la relation est posée ou non sur les plans de la manifestation et de l'immanence :

/paraître/ + /être/ = vrai
/non-paraître/ + /non-être/ = faux
/non-paraître/ + /être/ = secret
/paraître/ + /non-être/ = mensonger

En lexicalisant ces positions modales, on aura des figures lexématiques renvoyant à l'idée de véridiction. L'articulation du système, accompagnée de la dénomination des « cases » et des *schémas* obtenus, aura la configuration suivante :



Sur le carré sémiotique qui visualise l'articulation de la catégorie de la véridiction, nous avons deux *schémas* corrélés : le schéma du paraître/non-paraître est correspondant à la manifestation ; le *schéma* être/non-être est celui du plan l'immanence. Un énoncé d'état est modalisé suivant l'/être/ et suivant le /paraître/, ou bien en fonction des autres couplages opérés. En portant un jugement épistémique sur les états transformés dans le cadre de la sanction, on déduit l'existence de l'être en partant de l'aperception du paraître. Ces quatre « points » de la modalisation véridictoire ne sont pas ne renvoient pas à une certaine vérité ontologique en soi, mais à des effets de véridiction construits par la logique sémiotique interne du discours en question et inhérente à lui.

Pour conclure

Les deux champs disciplinaires, la communication et la sémiotique, se rencontrent, malgré les voies divergentes empruntées, au point de jonction du primat du sens. Les sciences de l'information et de la communication, faisant de la fonction symbolique et du réseau des représentations codées son point de mire, ces sciences sont un carrefour où se croisent des horizons disciplinaires multiples. Ce « spectre » méthodologique et épistémologique, moiré et ondoyant, est bel et bien découpé par l'apport d'un outillage conceptuel et pratique dû à la sociologie, à la psychologie, à l'anthropologie, à la pragmatique, etc. Si elle se dédie à l'étude de la signification – par l'entremise des symboles et des signes – lors des échanges intersubjectifs, elle s'en acquitte en quelque sorte de l'extérieur. La communication subjective, à travers l'école de sémiotique de Paris, s'y appesantit de l'intérieur. En effet, visant la description de ce qui passe sous les signes, elle conçoit des outils procéduriers et une axiomatique permettant d'aborder la signification sous un angle interne.

L'axiomatique sémiotique, telle qu'elle est conceptualisée dans l'optique de l'école de Paris, vise à mettre l'accent heuristiquement sur les articulations signifiantes situées au niveau des structures profondes. Ses métalangages stratifiés – descriptif, épistémologique et méthodologique – se ramènent essentiellement au

postulat transformationnel, aux procédures de conversion des structures sémio-narratives, avec la primauté du dispositif syntaxique sur l'investissement sémantique et figuratif.

Le parcours génératif du sens, de conception hiérarchique, articulant composantes et sous-composantes, s'identifie à un mode rationnel de génération de la signification à prétention universelle. Faisant l'objet de remaniements importants tout au long de son élaboration, la sémiotique greimassienne aspire à la constitution d'une théorie générale des systèmes de signification, théorie fondée sur une base gnoséologique. Sans se départager de son ambition œcuménique, la construction de son métalangage repose sur les soubassements de l'univocité et la systémativité.

Si les structures sémio-narratives sont conçues comme le fourre-tout des formes signifiantes, cela signifie que la réflexion de Greimas vise à cerner, avant tout, les origines du sens et à déterminer les modalités et les conditions de son engendrement. Déjà dans *Du sens*, il amorce le traçage des linéaments programmatiques du projet sémiotique. À travers les métaphores de l'« écran de fumée », de la « toile d'araignée » et de celle de « mordre sur la réalité », il annonce la fécondité prometteuse des deux orientations dans lesquelles les recherches sémiotiques s'engageront. D'abord, l'« écran de fumée » incarne alors l'univers sémantique, mais cet univers est simultanément montré et occulté par la « toile d'araignée ». La substance du sens n'est perceptible qu'au travers de cette toile ; le sens apparaît tout en se dissimulant derrière le paravent des oppositions. Suivant cette intuition, le sens est ontologiquement négatif, constitué d'écarts entre les signifiants ; la saisie du sens sera la saisie de ces différences sur l'arrière-fond de la discrétisation.

Mais le sens, conçu comme phénomène, engage la sémiotique greimassienne dans la voie de l'assouplissement. En effet, réputée pour son rigorisme structuraliste, c'est une approche cognitive qui intègre en son sein un autre foyer de l'appréhension et de la génération de la signification : le foyer sensible de l'aperception. De ce fait, le sens est présenté comme un phénomène dont nous en apercevons seul le paraître, l'« écran de fumée ». Ce paraître, qui montre l'être du sens par interstices, se révèle imparfait. D'où l'impossibilité radicale de parvenir à

saisir le « sens réel », mais seulement le « sens phénoménal ». Le sujet est réhabilité ; il fut mis à distance eu égard à la théorie sémiotique de Greimas. Le sujet, mis au contact d'une expérience et d'un langage via son corps, outil de son insertion dans le monde, vise le sens comme noème, dans sa dimension sensible et passionnelle. À côté donc de l'option structuralo-immanentiste, la sémiotique en est venue, au long de son développement, à explorer la seconde piste, celle qui consiste à « **mordre sur la réalité** », en recourant à la phénoménologie et en impulsant une sémiotique du sujet.

Cette sémio-phénoménologie de l'École de Paris postule l'origine du sens aussi bien dans le discours construit que dans le monde naturel, voir dans le vécu de conscience comme discours. Il s'ensuit que la phénoménalisation de la discipline s'effectue à travers la notion d'aperception comme a priori eidétique et prélude à l'épochè comme suspension du jugement vis-à-vis du monde et de nos croyances y afférentes. Ce changement de cap, allant d'une théorie conceptuelle de l'action à une sémiotique qui creuse du côté du pathémique, mais aussi du côté de l'aperception et de l'esthésie, pousse irrémédiablement la sémiotique de l'École de Paris à remédier à « ses propres lacunes et défaillances » (Greimas, Fontanille, 1991 :7). Ce réajustement édicte l'obligation d'entamer une interprétation sensible du monde et, par conséquent, de traiter le sens en tant que phénomène.

BIBLIOGRAPHIE

BERTRAND (Denis). « Le sens dans *Du sens* : entre “ écran de fumée ” et “ morsure sur le réel ” ». *Protée* [en ligne]. 2006. [Consulté le 26-3-2011]. Vol. 34, n°1. Disponible à l'adresse : URI : <https://id.erudit.org/iderudit/013306ar> DOI : <https://doi.org/10.7202/013306ar>

BOUTAUD (Jean-Jacques). « Sémiotique et communication. Un malentendu qui a bien tourné ». *Hermès, La Revue* [en ligne]. 2004. [Consulté le 29-7-2023]. Vol. 1, n° 38, p. 96-102. Disponible à l'adresse : <https://doi.org/10.4267/2042/9431>

COURTÉS (Joseph). *Analyse sémiotique du discours*. Paris : Hachette, 1991.

DUPEYRON (Jean-François). « Phénoménologie de l'expérience vive ». *Recherches qualitatives* [en ligne]. 2013. [Consulté le 8-9-2023]. Hors Série, n°15, p. 36-54. Disponible à l'adresse : http://www.recherche-qualitative.qc.ca/documents/files/revue/hors_serie/hs-15/hs-15-Dupeyron.pdf

FONTANILLE (Jacques). In : quatrième de couverture de L. MILLOGO. *Introduction à la lecture sémiotique*. Paris : L'Harmattan, 2007.

AGREIMAS (Algirdas Julien). *Sémantique structurale*. Paris : Larousse, 1966.

GREIMAS (Algirdas Julien). *Du sens*. Paris : Seuil, 1970.

GREIMAS (Algirdas Julien). *Du sens II*. Paris : Seuil, 1983.

GREIMAS (Algirdas Julien), COURTÉS (Joseph). *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage, II*. Paris : Hachette, 1986.

GREIMAS (Algirdas Julien). J. FONTANILLE (jacques). *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*. Paris : Seuil :1991.

GREIMAS (Algirdas Julien), COURTÉS (Joseph). *Sémiotique, dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (complété par une bibliographie indicative et par un index, dus à J. Courtés). Paris : Hachette Supérieur, 1993.

HOTIER (Hugues). « Sémiotique et communication Du signe au sens de Jean-Jacques Boutaud, L'Harmattan 1998, 318 pages, 160 francs ». *Communication et organisation* [en ligne]. 1998. [Consulté le 23-7-2022]. N° 14. Disponible à l'adresse : URL : <http://journals.openedition.org/>

[communicationorganisation/2161](http://journals.openedition.org/communicationorganisation/2161)

DOI : [10.4000/communicationorganisat](https://doi.org/10.4000/communicationorganisat)

JEANNERET (Yves). « La prétention sémiotique dans la communication ». *Semen* [en ligne]. 2007. [Consulté le 5-8-2023]. N° 23. Disponible à l'adresse : URL : <http://journals.openedition.org/semen/8496> DOI :<https://doi.org/10.4000/semen.8496>

KLINKENBERG (Jean-Marie). *Précis de sémiotique Générale*. Bruxelles : De Boeck Université, 1996.

WINKIN (Yves), dir. *La Nouvelle communication*. Paris : Seuil, 2000.

ZEMRANI (Jamal). « Praxis de la communication sémiotique ». *Revue Economie & Kapital* [en ligne]. 2020. [Consulté le 30-6-2021]. N° 4, p. 133-147. ISSN 2489-1282. Disponible à l'adresse:

<https://revues.imist.ma/index.php/REK/article/view/23489/12532>> Doi :
<https://doi.org/10.48395/IMIST.PRSM/rek-N4.23489>